

Joumana Haddad, une Libanaise engagée

«**J'AI DES RAISONS
D'ÊTRE
OPTIMISTE**»

Michel PAQUOT

Laïcisation de la Constitution, valorisation de la place des femmes, lutte contre le patriarcat et la corruption... Menant ces combats depuis de nombreuses années, la journaliste et écrivaine Joumana Haddad est passée du « dire » au « faire » en s'investissant en politique et en créant une association à destination des jeunes. Convaincue que la révolution qui secoue actuellement le Liban est porteuse d'espoirs. Elle vient de publier un vibrant premier roman, *Le livre des reines*.

« **J**e refuse désormais toute référence, en parlant des Libanais, à une phrase du type : “De toutes les confessions”. Personne ne doit plus penser d’un point de vue confessionnel, c’est une vision qui divise et qu’il faut combattre. On est Libanais ou Libanaise, qu’on soit chrétien, chiite, sunnite ou non croyant. » Non croyante et laïque, Joumana Haddad l’est. Elle l’a publiquement revendiqué dans un article, « Pourquoi je suis athée », qui a provoqué un énorme scandale dans le monde arabe et lui a valu son lot d’injures et menaces. « Je ne voulais plus jouer la comédie, confie-t-elle. Née dans une famille chrétienne très croyante, à l’école, j’ai commencé à m’interroger sur cette croyance automatique. Et le rejet de la religion s’est mué, chez moi, en une incapacité à croire, ce qui est beaucoup plus profond. Car on peut être critique vis-à-vis de la religion tout en étant croyant, ce qui n’est pas mon cas. »

RÉVOLUTION DES MENTALITÉS

Cette position n’est rien moins qu’évidente dans un État vagué par quinze années d’une guerre civile entre factions religieuses et où les principaux postes sont répartis entre chrétiens maronites, musulmans sunnites et chiïtes. Penser au risque, si ce système vole en éclats, de voir les chrétiens, minoritaires, exclus du pouvoir et marginalisés, c’est justement ce que Joumana Haddad ne veut plus envisager, puisqu’elle rêve d’un État laïc. « Tout ce que je fais et dis défie la totalité du système, constate-t-elle. Mais je ne suis pas du tout isolée, c’est une des demandes les plus entendues dans les manifestations. »

Selon elle, la révolution qui secoue actuellement le Liban, avec les centaines de milliers de manifestants qui défilent dans les rues depuis la mi-octobre, est d’abord celle des mentalités. « Les gens savent que, si on ne se débarrasse pas de ce système pourri, on va retomber dans les mêmes pièges de corruption, de mensonges, de leaders qui ne sont pas à la hauteur de leurs responsabilités. La taxe sur WhatsApp n’a été que l’un des éléments déclenchant. Les vraies raisons, ce sont les frustrations, les colères. Il faut mettre fin à une classe politique qui s’est entretenu pendant la guerre civile et qui, depuis trente ans, dirige le pays avec insolence. C’est inacceptable. Le pays connaît aussi une grave crise économique dont beaucoup d’indépendants honnêtes, intègres pourraient faire sortir. Désormais, il n’y a pas de retour en arrière possible. Dans la persévérance des manifestants, dans leur unité, je trouve des raisons d’être optimiste. »

POUR LES FEMMES

La cause des femmes est un autre combat que mène la presque quinquagénaire énergique et déterminée. « Elles sont en première ligne de la révolution, se réjouit-elle. Ce n’est pas qu’elles ne veulent pas s’imposer, c’est le système patriarcal du Liban qui les en empêche. » Il y a une quinzaine d’années, elle a même lancé un magazine en arabe parlant d’érotisme, de sexe, de tout ce qui a un rapport avec le corps dans les arts et la littérature. « C’est un sujet tabou alors que les Arabes sont obsédés par le sexe. Face aux menaces, j’ai décidé de ne pas avoir peur. Je me suis convaincue que c’était juste des trucs qu’on me disait pour m’intimider. »

Son côté rebelle, Joumana Haddad l’a depuis l’enfance. Et sa force de caractère, sa tenacité, sont le fruit de la guerre civile qui a débuté l’année de sa naissance, en 1975. « Quand on me menace, j’ai tendance à affronter le danger plutôt qu’à me protéger », observe-t-elle. Elle découvre aussi très tôt la

lecture. « Il n’est pas exagéré de dire que les livres m’ont sauvé la vie. Ma famille était assez pauvre, mais mon père était un grand lecteur. Comme il travaillait dans une imprimerie, la seule chose qu’il pouvait ramener à la maison c’était des livres. J’ai découvert qu’il en avait, cachés. C’est ainsi que j’ai lu Sade à douze ans, ainsi que d’autres écrivains français ou traduits en français. » À cet âge-là, elle écrit un poème où elle parle de son besoin de liberté. Et, au fil des années, sa rébellion ne va cesser d’être nourrie par l’observation des injustices.

ÉLUE ÉPHÉMÈRE

Auteurs de nombreux poèmes et d’essais qui ont fait du bruit – *J’ai tué Shéhérazade, Superman est arabe* –, Joumana Haddad a décidé de s’investir en politique. Candidate à Beyrouth aux élections législatives de mai 2018 sur une liste indépendante, elle est donnée gagnante avant de voir son élection invalidée. « Parler est très important, mais j’ai eu envie de m’investir davantage. Dire dedans, les choses que je dis dehors. Je suis un peu la passionaria des droits humains et des libertés, je refuse d’arrondir les angles. » Elle a, dans le même temps, fondé une ONG pour sensibiliser les jeunes à la laïcité, à l’égalité. « Il y a eu cinquante-cinq pour cent d’absentéisme, en majorité des jeunes complètement déconnectés de la politique et croient que ne pas voter est une forme de protestation. Cela renforce au contraire le système. »

« Il n’est pas exagéré de dire que les livres m’ont sauvé la vie. »

Cette mère de deux garçons d’une première union vit depuis plusieurs années avec un homme de culture musulmane, mais agnostique, et sans être mariée. Ce qui frise la provocation, dans une société où il est naturel de se réclamer d’une religion et où les mariages interreligieux sont rares, et déconseillés. « Cette culture du rejet de l’autre m’indigne. Si je devenais la leader du Liban, je ne permettrais, pendant quelques années, que des mariages interreligieux. La confession est un repère, alors qu’elle doit être totalement personnelle. »

Joumana Haddad vient de publier un premier roman partiellement autobiographique, *Le livre des reines*, qui conte le destin de quatre femmes de générations successives. Depuis l’arrière-grand-mère arménienne qui, en 1916, à trois ans, fuit le génocide turc avec sa famille dont elle sera, miraculeusement, la seule survivante. Elle se suicidera à soixante-six ans. « J’avais sept ans, se souvient l’auteure, et la première question que je me suis posée porte sur ce suicide que je n’ai pas compris. Dans la famille de ma mère, on ne pouvait rien savoir, c’était tabou. » Ce livre magnifique, puissant émotionnellement, est ainsi une façon pour elle de tenter de comprendre. À travers le portrait de ces femmes volontaires, combattantes, mais qui ne trouvent aucune le bonheur dans le mariage, elle raconte près d’un siècle d’histoire de son pays, et notamment ses liens avec la Syrie, Alep ou Damas, où vit une importante communauté libanaise.

Si le roman est traduit de l’anglais, il a d’abord été écrit en arabe, comme tous les autres livres de son auteure. « Il est important pour moi qu’ils s’adressent d’abord aux Arabes, afin de contrer cette idée selon laquelle, quand on écrit dans une langue étrangère, on fuit la confrontation. Ce que je me refuse de faire. » ■

Joumana HADDAD, *Le livre des reines*, Arles, Jacqueline Chambon, 2019. Prix : 22€. Via L’appel : -5% = 20,9€.